

« SEUL DANS BERLIN »

AMANDIERS Quand le metteur en scène flamand, Luk Perceval, rencontre le texte de Fallada. Comprendre sans pathos, excellence de la mise en scène.

Du 28 janvier au 2 février dernier, le théâtre des Amandiers à Nanterre proposait pour quatre représentations, l'adaptation de *Seul dans Berlin* de Hans Fallada, par le metteur en scène flamand Luk Perceval. En 1947, Fallada publie son roman à Berlin-Est. Il s'inspire de la résistance civile d'Elise et Otto Hampel qui déposaient des cartes postales pour éveiller la conscience des Berlinoises ; si une version cinématographique en a déjà été réalisée par Alfred Vohrer en 1975, aucune adaptation n'avait jusqu'alors été portée à la scène.

Dans une mise en scène épurée, Luk Perceval semble mettre à nu les personnages afin que seule ne paraisse plus que la singularité de leur trajectoire. La scénographie repose sur un immense panneau mural représentant la maquette d'un quartier de Berlin dressée à la verticale comme une photo aérienne, et sur une table placée au centre de la scène. Unique accessoire, celle-ci marque une séparation de l'espace scénique et se décline à l'envi comme table de cuisine, bureau d'interrogatoire, table de torture. Seuls en scène, les acteurs livrent une performance remarquable qui, du burlesque au tragique, tel un feu roulant, emporte le spectateur pendant quatre heures trente, sans qu'il les voie passer. On note plus précisément dans le duo d'Anna et Otto Quangel que la ressemblance physique de ce dernier avec la description donnée dans le roman de Fallada d'un homme au « visage en lame de couteau » résonne avec le caractère minimaliste de son jeu.

LA FIDÉLITÉ DE LUK PERCEVAL

Mais la prouesse réside certainement dans le travail effectué sur le texte. Luk Perceval parvient à garder la structure et la couleur du roman avec une étonnante fidélité : on ne perçoit pas le passage du texte à la scène. Conversion parfaitement maîtrisée. Au-delà du texte, c'est au respect de la langue élaborée par Fallada et de l'énonciation auquel le metteur en scène s'est attelé. Ainsi, la voix narrative reprise par les acteurs eux-mêmes et prononcée à la troisième personne du sin-

Dans une mise en scène épurée, Luk Perceval semble mettre à nu les personnages afin que seule ne paraisse plus que la singularité de leur trajectoire.

gulier face au public laisse entendre une parole neutre et impersonnelle aux échos blanchotiens.

Si Brigitte Salino (*Le Monde*, 30 janvier 2014) regrette une trop grande distance prise par Perceval face au contexte, il semble néanmoins que le spectateur ne puisse ignorer ni où, ni quand se déroule l'action. Lorsqu'elle précise « on ne sent pas la ville sous influence, on ne respire pas l'ambiance de la montée d'escaliers de l'immeuble de la rue Jablonski où vivent les personnages centraux [...], on ne transpire pas à l'idée que la compromission, la lâcheté, la brutalité et la peur ne laissent aucun répit, à aucun moment, dans aucun endroit de ce Berlin-là », comment alors interpréter les jeux de lumière, le travail sonore avec ses assauts de sirènes, à la limite du supportable ? De même, ce que Brigitte Salino prend pour une mise à distance excessive permet, au contraire, de ne pas se complaire dans une surreprésentation qui ne convient guère à la période du nazisme – lequel s'y est absolument complu. En disparaissant derrière la parole nue de ses acteurs – qu'il dépouille, certes, mais qu'il rend authentiques – Luk Perceval nous épargne la fuite en avant vers le pathos, nous préserve d'une identification et d'une empathie malsaines puisqu'il s'agit de *comprendre* et non de vivre-avec, ce que Fallada visait déjà dans son roman. ■

Isabelle Galichon